

# Walt Whitman

par René Soral

revue Arcadie n°70 – 1959

Les deux poètes les plus célèbres des Etats-Unis sont certainement Edgar Poe et Walt Whitman, qui vécurent tous deux au XIXe siècle. Mais, alors qu'Edgar Poe trouva en Baudelaire un génial homologue dont les traductions (si l'on peut appeler ainsi de véritables re-crétions) firent connaître Poe au grand public français, Walt Whitman n'eut pas une telle chance.

Il mérite cependant d'être connu, surtout par les homophiles, étant donné certains aspects de sa vie et de son œuvre. Walt Whitman naquit en 1819 et mourut à soixante-treize ans en 1892.

Son père avait une ferme à Long Island, près de New-York. Mais c'était à cette époque la pleine campagne et le jeune garçon pouvait en toute liberté se baigner, vivre avec les fermiers et les pêcheurs, les aider dans leurs tâches. Toute sa vie, Whitman fut marqué par ces années d'enfance, par cette vision d'un univers de travail manuel, de liberté physique au grand air.

Sa famille quitta la ferme en 1823 pour s'installer à l'ouest de Long Island, dans un village appelé Brooklyn, devenu par la suite l'un des quartiers les plus grouillants de New-York. Son père y fut charpentier, et dès que Walt eut douze ans, il commença à travailler ; il fut successivement saute-ruisseau chez un avocat, aide-typographe, maître d'école à dix-sept ans, compositeur d'imprimerie.

En fait, Whitman ne travaille que pour gagner de quoi vivre. Il ne se soucie pas de sa carrière. Son idéal c'est la liberté, c'est se baigner nu, aider à faire la moisson, puis rêver, flâner dans les rues ou sur les plages.

A ce régime, il est à vingt ans un puissant athlète blond, mais il ne néglige pas l'esprit. Il commence à écrire quelques nouvelles médiocres, collabore à des journaux, puis s'oriente vers la politique. Il devient même directeur de journal et écrit des articles où il développe des idées d'humanité, de générosité sociale.

Whitman fréquente alors la bohème intellectuelle de New-York, devient presque un dandy ; cependant jamais il ne perd l'habitude de flâner dans les rues, dans le port, d'observer les travailleurs. Il aime surtout bavarder avec les cochers et les pilotes du bac reliant New-York à Brooklyn. Il s'intéresse à leur travail, à leur famille. On raconte même qu'un jour, il remplaça un cocher qui était tombé malade.

En 1848 Whitman est envoyé en Louisiane avec son jeune frère, pour le compte d'un journal qui venait d'être créé à la Nouvelle-Orléans. Le poète découvre ce pays attachant et flâne dans les rues où subsistent tant de souvenirs français. Mais au bout de trois mois, il rentre brusquement à New-York. Que s'était-il passé ? Certains ont parlé d'un grand amour du poète pour une belle créole, amour qui fut contrarié

par la famille de celle-ci. En fait, jamais l'existence de cette créole ne fut prouvée. On n'a d'ailleurs jamais trouvé de femmes dans l'existence du poète, sinon des admiratrices de son œuvre ou des amies sur le plan intellectuel. Whitman fut toujours indifférent au charme féminin, mais on ne peut en dire autant du charme masculin, nous le verrons plus loin.

Il est plus vraisemblable qu'il dut quitter la Nouvelle-Orléans parce que sa fantaisie et son insouciance ne durent pas plaire au directeur du journal.

Whitman, de retour à New-York, change à nouveau de métier et s'établit charpentier, comme son père. C'est un travail manuel qui lui laisse l'indépendance intellectuelle. Il continue à flâner, à fréquenter des travailleurs et, petit à petit, il ramasse des éléments de son œuvre qu'il assemble dans son esprit pendant qu'il manie la scie et le rabot.

Il a trente-cinq ans et déjà sa silhouette est celle qui sera célèbre jusqu'à sa mort. Grand, large d'épaules, la chemise ouverte sur sa poitrine velue, il porte une grande barbe grise et de longs cheveux. Son visage viril et son corps musclé plaisent et en imposent. On sent également en lui une force morale, une honnêteté intellectuelle, un idéalisme, en même temps qu'un matérialisme sain, qui lui valent les sympathies, surtout populaires.

Cette sève qui bouillonnait en lui, le poète sentait qu'il devait l'exprimer dans des poèmes, dont le rythme lui est donné par son travail. Il les recueille, les modifie et finalement en fait un manuscrit, terminé en 1855, qui est imprimé sous le titre **Leaves of Grass (Feuilles d'Herbe)**, titre qui demeurera à travers toutes les éditions successives et augmentées de l'œuvre de Whitman.

La première page du livre est ornée d'une gravure représentant un jeune docker, poing sur la hanche.

Malgré – ou à cause de ce patronage – le livre n'eut pas de succès. Les quelques articles consacrés à **Feuilles d'Herbe** n'en firent ressortir que le côté scandaleux et sexuel. Seul le philosophe Emerson comprit l'originalité de l'œuvre et noua avec Whitman une longue amitié.

La seconde édition, augmentée, suscite cette fois un véritable scandale et toute la critique puritaine prit violemment le poète à partie ; mais on commence à parler de lui.

Whitman, du reste, ne se trouble pas ; il continue à composer d'autres poèmes, à flâner, discuter avec les ouvriers, se passionner pour des causes et lutter contre des injustices (notamment l'esclavage des noirs).

Une troisième édition de **Feuilles d'Herbe** paraît en 1860 et rencontre un certain succès, mais la Guerre de Sécession éclate en 1861.

Whitman est bouleversé par cet événement, et lorsqu'un de ses frères est blessé, il part à sa recherche. Il le trouve, mais découvre également les horreurs de la guerre, les blessés, les jeunes soldats que l'on ampute dans des conditions atroces.

Whitman se consacre à eux. De retour à Washington, il passe ses journées dans les hôpitaux, au chevet des mourants ; il leur apporte quelques modestes cadeaux et surtout le réconfort moral. Tous les soldats l'aiment, l'attendent, lui confient leurs secrets, les visions et les besognes les plus répugnantes ne le rebutent pas, il panse les plaies morales et physiques.

Pendant deux ans il se dépense sans compter et finit par tomber sérieusement malade.

Guéri, la guerre terminée, Whitman change encore complètement de profession. Il devient fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur, puis, après un incident avec le Ministre qui avait appris que son subordonné avait publié des poèmes « obscènes », il est muté au Ministère de la Justice.

Il y fait son travail consciencieusement, profitant de ses loisirs pour composer des poèmes et pour bavarder avec ses amis les cochers. L'un d'eux, Peter Doyle, âgé de 19 ans, orphelin, deviendra son plus cher compagnon. Chaque soir, ils se promènent bras dessus, bras dessous. Walt Whitman a cinquante ans ; il est toujours aussi droit, athlétique et rayonnant.

Son jeune ami parti, il restera en relations avec lui et il écrira à son « enfant chéri » des lettres pleines de tendresse mais aussi de pureté.

Pendant ce temps, son œuvre fait du chemin ; elle devient célèbre en Angleterre, où elle suscite de violents enthousiasmes, parfois de la part de lectrices.

La réputation du poète s'étend du reste aux Etats-Unis ; il est appelé à faire de nombreuses conférences, notamment sur un héros qu'il admire beaucoup, Lincoln.

En 1873, Whitman fait une attaque d'hémiplégie et perd sa mère qu'il adorait. Ce double choc sera très dur pour lui, mais sa constitution vigoureuse reprend le dessus. Il se retire à la campagne et, en communion avec la nature, retrouve ses forces en marchant au soleil et se baignant nu.

Il reçoit la visite de nombreux admirateurs et disciples.

Il est maintenant tout à fait célèbre, mais encore discuté, et une nouvelle édition de *Feuilles d'Herbe* donne lieu à des polémiques violentes et même à une menace de procès pour obscénité.

Le poète est du reste toujours aussi pauvre et, en 1835, ce n'est que grâce à une souscription publique qu'il peut s'acheter une maison à la campagne, où il se retire.

Mais il décline de plus en plus, devient paralysé. Les derniers mois de sa vie voient sa renommée s'étendre de plus en plus aux Etats-Unis et en Europe.

Après une longue et douloureuse agonie, Walt Whitman meurt le 26 mars 1892 à l'âge de soixante-treize ans. Il est alors célèbre et une foule nombreuse assiste à l'enterrement de celui dont le corps allait rejoindre les feuilles d'herbe qu'il avait chantées dans son œuvre.



Walt Whitman conserva le titre de son premier livre de poèmes **Feuilles d'Herbe** malgré l'adjonction de plus en plus importante de nouveaux poèmes, qui trouvèrent tout naturellement leur place dans le plan assez vaste de son œuvre.

Celle-ci, comme la personne du poète, est un véritable cosmos, un fleuve puissant qui jaillit de l'âme du poète, mais conserve toujours une attache avec sa vie. Whitman est un poète « engagé », en même temps qu'un poète lyrique.

Sa prosodie est très libre, aucune rime, pas de pieds réguliers, pas de strophes égales, mais un rythme puissant qui suit celui de la respiration et qui fait souvent penser à notre grand Claudel.

Toute l'œuvre de Whitman est basée sur certains thèmes, qui s'entrecroisent, se mélangent, mais reviennent toujours, dans ses premiers poèmes comme dans les derniers.

## **1° Le premier thème, primordial, est celui du « moi »**

Whitman est fier de son corps, de sa force naturelle.

*Je me célèbre et je me chante.*

affirme-t-il dans le premier vers de son premier grand poème (« **Chant de moi-même** »).

*Je sais que je suis solide et sain...*

*J'existe tel que je suis, cela suffit...*

*Je laisse parler... la nature sans frein avec l'énergie originelle.*

Chaque partie de son corps est divine, puisque créée par Dieu. Le sexe surtout est sacré, et il faut en parler sans fausse pudeur.

*Le sexe contient tout, corps, âmes...*

*A travers moi les voix interdites,*

*Voix des sexes et concupiscence, voix couvertes et que je découvre.*

*Voix indécentes, par moi clarifiées et transfigurées...*

*La copulation n'est pas plus grossière à mes yeux que la mort.*

*Je crois en la chair et ses appétits.*

*Voir, entendre, toucher sont miracles et chaque partie et bout de moi-même est un miracle.*

*Envers et endroit, je suis divin et je sanctifie tout ce que je touche ou par quoi je suis touché...*

*La senteur de ces aisselles est arôme plus fin que la prière...*

*Si je rends un culte à une chose plus qu'à une autre...*

*Saillies ombrées et séant, ce sera vous*

*Rigide contre masculin, ce sera toi,*

*Toi ruisseau laiteux, pâle traite de ma vie*

Quand le poète parle des « *jets énormes et chauds* » de la « *tremblante crème d'amour* », on peut aisément imaginer ce que furent le scandale et la réaction des critiques de la puritaine Amérique en plein milieu du XIXe siècle.

Whitman n'a du reste pas recherché le scandale ; il a écrit ce qu'il ressentait, mais quand on a voulu lui faire supprimer certains passages de son œuvre, il s'y est violemment opposé.

Il s'émerveille de la complexité de son corps qui résume tout le mystère de la création ; il n'y a en effet point de hiérarchie dans celle-ci :

***Je crois qu'une feuille d'herbe n'est pas moindre que la journée des étoiles...  
Et la plus mince jointure de ma main bafoue toute la mécanique.***

L'existence de son corps suffit à lui apporter un bonheur animal et physique :

***Exister et rien autre chose, cela suffit,  
Respirer suffit,  
Joie, joie, joie partout.***

## **2° Thème de l'altruisme**

Cet amour du soi n'est pas de l'égoïsme. Whitman ne veut pas se perdre dans la contemplation de son nombril. Bien au contraire, son moi lui sert de base pour s'identifier aux autres hommes.

***Car chaque atome qui m'appartient quasiment t'appartient  
Je suis vaste, je contiens des multitudes.***

Le poète étend sa propre personnalité à celle des autres, qu'il assimile sans effort.

***Je suis de toutes les nuances et de toutes les castes, de tous les rangs et de toutes les religions.***

***Paysan, ouvrier, artiste, homme comme il faut, marin, quaker,  
Détenu, aventurier, costaud, fripouille, avocat, médecin, prêtre.***

Whitman éprouve une sympathie (au sens étymologique du terme : souffrir avec) pour tous les hommes. Il fait siennes leurs souffrances ; son attitude lors de la Guerre de Sécession fut admirable ; il fut une sorte d'aumônier laïque, le « panseur de plaies » physiques et morales :

***Portant les bandages, l'eau et l'éponge  
Diligemment, je vais tout droit vers mes blessés.  
Là où, rapportés après la bataille, ils gisent sur le sol étendus  
Là où leur sang précieux inestimablement rougit l'herbe et la terre  
Je m'approche de tous sans exception, l'un après l'autre, je n'en oublie aucun,  
Un infirmier me suit tenant une cuvette – il porte aussi un seau***

*Qui sera rempli de loques poissées, de caillots et de sang puis vidé et rempli de nouveau*

*Je vais toujours, je m'arrête...*

*L'un d'eux tourne vers moi ses yeux suppliants, pauvre petit ! je ne te connais pas,*

*Pourtant je crois que je ne pourrais refuser en ce moment de mourir pour toi si cela devait te sauver.*

Quelle est la récompense de Whitman ?

*Les bras aimants de maints soldats se sont noués autour de ce cou pour s'y appuyer*

*Le baiser de maints soldats demeure sur ces lèvres barbues.*

Comment rester insensible à cette merveilleuse générosité, dont beaucoup d'homophiles peuvent comprendre les bases, mais bien peu la mettent en pratique ?

### **3°Thème de l'amour du peuple et des travailleurs**

L'altruisme de Whitman se porte tout naturellement sur les gens du peuple, sur les travailleurs rudes et sains et non sur la bourgeoisie hypocrite et tarée :

*L'ouvrier jeune est le plus proche de moi, il me connaît à merveille...*

*Sur les vaisseaux qui naviguent mes paroles naviguent, je m'en vais avec les pêcheurs et les marins et les chéris...*

*Ma face droite contre la face du chasseur lorsqu'il est couché seul dans sa couverture.*

Whitman estime qu'on ne peut travailler avec joie que si l'on s'applique sur du réel, sur un travail manuel effectué avec soin. Nous avons vu que le poète avait constamment mis la main à la pâte, et dans de nombreux poèmes il a chanté :

*Tous les métiers, les occupations grandes et petites...*

*Tout ce qui compose l'individu normal, fort, complet, au sang pur, homme ou femme, l'individu parfait à longue vie.*

### **4°Thème de l'amour des garçons**

Ce thème, avoué, mais toujours chaste, recouvre tous les autres thèmes qu'il explique en grande partie.

Ce sont en effet les hommes qui ont surtout été chantés par Whitman. N'allons cependant pas croire que la femme est absente de son œuvre, bien au contraire. Mais elle est plutôt exaltée comme la compagne, dont le rôle principal est de perpétuer la race, la mère enfin qui doit élever ses enfants pour en faire des adultes solides et sains. Elle est donc indispensable, mais secondaire, comme elle l'était pour la Grèce ancienne.

Mais quels accents troublants Whitman trouve pour parler de-, robustes garçons qu'il aime du plus profond de lui-même ! Il faudrait lire en entier cet admirable poème intitulé *L'étrange veillée que je passai sur le champ de bataille une nuit* où il veille sur le corps d'un jeune camarade cher, fils des baisers rendus (jamais plus rendus sur terre).

Et dans **Calamus** :

*Quand celui que j'aime chemine avec moi, ou est assis près de moi un long moment en me tenant la main,  
Quand l'air subtil, l'impalpable, le sens que la raison et les mots ne contiennent pas, nous entourent et nous envahissent, Alors je suis chargé d'une sagesse inouïe et indicible, je reste silencieux, je ne demande rien de plus.*

Dans le « **Chant de moi-même** » on peut lire :

*Lorsque le camarade de lit affectueux et caressant, qui a dormi à mon côté toute la nuit, s'éloigne à pas furtifs à la pointe du jour...*

Tout ceci est troublant, mais finalement Whitman n'a pas osé aller jusqu'au bout et affirmer ouvertement ses goûts sexuels :

*Je n'ose pas divulguer cela, même dans ces chants...  
Homme ou femme, j'aurais envie de vous dire comment je vous aime, mais je ne le puis ;  
J'aurais envie de dire quelle ardeur de désir me gonfle, ce battement qui emplit mes nuits et mes jours.  
Je ne puis dire comment mes chevilles fléchissent ni d'où provient mon plus faible désir,  
Ni la cause de l'amitié que j'exhale ni la cause de l'amitié que j'accepte en retour.*

Quel homophile ne se reconnaît dans ces cris, dans cette souffrance comme dans ces joies, dans cette recherche avide d'amitié ?

*Camarade, je te donne la main  
Je te donne mon amour plus précieux que l'argent,  
Je te donne moi-même avant le prêche ou la loi.  
Veux-tu te donner toi-même, veux-tu voyager avec moi ?  
Nous attacherons-nous l'un à l'autre aussi longtemps que nous vivrons ?*

Naturellement, Whitman prône avant tout la virilité, voire même la rudesse.

**Federico Garcia Lorca**, dans son poème intitulé précisément « **Ode à Walt Whitman** », proclame avec rage :

*« Mais j'élève la voix contre vous, efféminés des villes  
A la chair tuméfiée, à la pensée immonde  
Mères de boue, harpies, ennemis sans sommeil  
De l'amour qui distribue des couronnes d'allégresse. »*

Whitman, lui, nous dit :

*Redoutez grâce, élégance, civilisation, raffinement...*

*Ainsi le gars que j'aime...*

*Plutôt mauvais sujet que vertueux par conformisme ou crainte...*

*Il préfère cicatrice et barbes et visages marqués de petite vérole à toutes les faces à savonnettes,*

*Et ceux fortement tannés à ceux qui se tiennent à l'abri du soleil.*

## 5e Thème de la république des camarades

Ce thème est la conséquence de l'amour des garçons, dont le poète a considérablement élargi les limites.

Tous ces beaux mâles chantés par le poète ne doivent pas en effet rester isolés les uns des autres. Ils doivent s'unir pour former la « république des camarades ». Whitman exalte ce sentiment profond, la camaraderie, qui doit lier les hommes, faire disparaître les incompréhensions et les haines, et éviter enfin les guerres meurtrières toujours inutiles.

*Je veux que les cités deviennent inséparables*

*Grâce à l'amour des camarades,*

*A l'amour viril des camarades.*

A cette merveilleuse – mais hélas mythique – camaraderie, le poète consacre une série spéciale de son œuvre intitulée **Calamus**.

Cette racine de calamus, petit roseau des marais, constitue « le présent que se feront les camarades », ce sera leur signe de reconnaissance, le gage de leur fidélité à l'institution de la tendre et chère affection des camarades ».

**Valéry Larbaud**, qui a consacré à Whitman une étude remarquable de pénétration et d'intelligence, écrit :

*« Il exalte, comme moyen de cohésion républicaine, comme base inébranlable de la nation moderne, ce qu'il nomme l'amour viril, une sorte d'amitié achilléenne, mais en même temps c'est bien cet amour, cette amitié passionnée qu'il chante. »*

## 6° Thème de la démocratie et de la liberté

Cette franc-maçonnerie des travailleurs doit amener un monde meilleur, composé d'hommes vigoureux, animés d'un esprit d'altruisme, et qui pourront construire librement la démocratie dans le nouveau monde, sur la base du respect de l'individu.

Whitman trouve des accents lyriques pour célébrer la démocratie :

*Pour toi ces poèmes sortis de moi, ô Démocratie, pour te servir, ma femme.*



Whitman est alors tout à fait représentatif de son époque, où les Etats-Unis, défrichés par de vigoureux pionniers, s'étendent vers l'Ouest et prennent leur prodigieux essor :

*Un monde nouveau, primitif, a surgi avec des perspectives de gloire incessante et multipliée,  
Je chante un culte nouveau.  
Une race pullulante et active s'installe et s'organise partout,  
Je le dédie à vous, capitaines, navigateurs, explorateurs,  
A vous ingénieurs, à vous constructeurs de machines.*

Cette démocratie qui trouve son terrain d'élection dans le Nouveau Monde doit servir d'exemple aux autres continents :

*O Amérique c'est parce que tu bâtis pour l'humanité que je bâtis pour toi.*

L'âge d'or de l'humanité doit un jour être l'aboutissement de cette démocratie :

*J'annonce des splendeurs et des majestés de nature à rendre insignifiante toute la politique antérieure de la terre.*

En attendant cet âge d'or, il faut lutter contre les abus, les restrictions à la liberté, contre l'esclavage, les guerres meurtrières. Dans cette lutte pour la liberté, la France n'est pas absente. L'un des poèmes de Whitman s'intitule « **France l'an XVIII de ces Etats** » (1793) et débute ainsi :

*Grande année et grand pays  
Après, discordant, le cri d'une naissance déchire l'espace pour toucher plus intimement qu'aucun autre le cœur de la mère.*

Et dans un autre poème admirable, que nous voudrions citer tout entier, écrit après la défaite de la France en 1871 et intitulé « **O Etoile de France** », il écrit :

*O Etoile ! O navire de France, repoussé et bafoué longtemps,  
Ressais-toi, astre frappé ! Navire, continue ta route...  
Passé l'enfantement, accomplie la libération longtemps cherchée...  
De nouveau ton étoile, ô France, belle, radieuse étoile  
Dans la paix céleste, plus claire, plus étincelante que jamais  
Rayonnera immortelle.*

## **7°Thème de la nature**

Nous sommes partis tout à l'heure du culte du moi et nous sommes arrivés à celui de la Démocratie, en passant par l'amour d'autrui et la république des camarades.

Nous revenons maintenant au thème originel de Whitman, pour aboutir encore plus haut.

Pour le poète les joies du corps sont avant tout celles de la Nature, qui est à l'origine de sa force. Il faut donc souvent s'y retremper. Il faut partir sur la route, au grand air, avec, de préférence, un fidèle camarade, marcher, se baigner :

*A pied et le cœur léger, je prends la grand-route,  
Bien portant, libre, le monde devant moi,  
Le long chemin brun devant moi conduisant partout où je veux...  
Il faut que nous fassions un tour ensemble, je me dévêts,  
emporte-moi vite et que je perde de vue la terre...*

Whitman nous affirme que « toutes choses de l'univers sont absolus miracles », même les plus humbles. Le titre général de son œuvre est, ne l'oublions pas, **Feuilles d'Herbe**, et il nous dit :

*Je crois qu'une feuille d'herbe n'est pas moindre que la journée des étoiles.*

Comme le poète s'identifie aux autres hommes, de même il s'identifie aux objets.

*Mes attaches et mon lest m'abandonnent, mes coudes s'appuient dans les golfes de la mer,  
Je borde des sierras, mes paumes se couvrent de continents.*

Et progressivement, comme l'a fait Victor Hugo, le poète aboutit à une sorte de philosophie basée sur la transmutation des âmes. Il devient une sorte de mage et de prêtre qui instaure une nouvelle religion qui couvre toutes les autres religions.

Nous ne nous étendrons pas sur cet essai – un peu confus – de synthèse philosophique de l'humanité et de la nature. Nous retiendrons seulement une sorte de prophétie que constitue son dernier poème intitulé « **Adieu** » :

*J'annonce le triomphe de la justice,  
J'annonce une liberté et une égalité sans restrictions,  
J'annonce l'affection virile, je déclare qu'elle sera illimitée, affranchie de tous liens.  
Je dis que vous trouverez encore l'ami que vous cherchez,  
J'annonce des myriades de jeunes gens superbes, géants au sang pur.*

Le poème de Whitman se termine par cet émouvant adieu :

*Ami cher, qui que vous soyez, recevez ce baiser.  
C'est à vous que je le donne, ne m'oubliez pas.*

N'oublions pas en effet, Walt Whitman qui nous a laissé dans son œuvre un viril et frémissant témoignage des résultats auxquels une homophilie bien comprise peut conduire.

Cet idéal de l'amour des camarades ne nous est-il pas proche, à nous autres Arcadiens ? Liberté, compréhension mutuelle, n'est-ce pas ce que nous recherchons ?

Enfin cette exaltation des joies physiques, de la beauté des corps, cette attirance vers les êtres virils, ces plaisirs et ces souffrances décrites par Whitman, ne sont-elles pas ressenties par chacun de nous ?

Walt Whitman doit rester notre ami, il doit rester dans notre cœur, comme il l'a fait dans celui de **Federico Garcia Lorca** qui lui a rendu un somptueux hommage par lequel nous terminerons :

**« Jamais un seul instant, ô beau vieillard Walt Whitman,  
Je n'ai cessé de voir ta barbe pleine de papillons  
Et tes épaules de velours effacées sous la lune,  
Ni tes cuisses d'Apollon virginal,  
Ni ta voix, colonne de cendres,  
O vieillard beau comme la brume.  
Le sexe percé d'une aiguille,  
Tu gémissais comme un oiseau. »**

NOTA. — Le lecteur qui désirerait faire plus ample connaissance avec la vie et l'œuvre de Walt Whitman pourra utilement se référer au livre consacré à ce poète et publié dans la collection Poètes d'aujourd'hui (Pierre Seghers, éditeur).

Les extraits des poèmes cités sont tirés de ce livre et la remarquable étude de M. Paul Jamati qui y figure a servi de base à l'article ci-dessus.

Les vers de Federico Garcia Lorca cités dans cet article font partie de la traduction de M. Pierre Darmangeat (éditions N.R.F.).

La revue Homophile Studies a publié en son numéro 4 une étude de A. E. Smith sur la sexualité de Walt Whitman qui constitue une mise au point définitive de ce sujet si controversé.

**Arcadie n°70, René Soral (pseudo de René Larose), octobre 1959**